

Michel Déon

Un taxi mauve



folio



Texte intégral

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 10 mai 1984.*

Dépôt légal : mai 1984.

1^{er} dépôt légal dans la collection : février 1978.

Numéro d'imprimeur : 1234.

ISBN 2-07-036999-4./Imprimé en France.

Michel Déon

Un taxi mauve



folio



Tome intégral

Michel Déon

Un



C'était bien Anne, et quand
châmes, courant dans les derniers cent mètres,
la marée montante lui léchait déjà les pieds.
Etendue sur le dos, un bras replié sous elle,
maculée de vase, elle offrait au ciel son visage
livide sur lequel le sang coulant du front avait
déjà séché, engluant une paupière et les che-
veux épars. Je défis son blouson de daim et
passai la main sur sa poitrine. Une mince
chemise protégeait un sein tiède qui se soule-
vait par saccades.

Grand Prix du roman de l'Académie française.

Illustration d'Arrigoni-Neri



folio



9 782070 369997

ISBN 2-07-036999-4

A 36999



catégorie

4

COLLECTION FOLIO

Michel Déon

de l'Académie française

Un taxi mauve

Gallimard

Le narrateur, qui mène une vie retirée dans la campagne irlandaise, y fait d'étranges rencontres. D'abord, quelques descendants de la famille Kean, Irlandais qui ont fait fortune en Amérique. Ils sont deux frères et deux sœurs : le gentil Jerry, qui a trop fumé l'opium à New York et que l'on a envoyé se mettre au vert en Erin ; Sharon, au charme acide d'éphèbe, qui est devenue princesse en achetant un château allemand et son châtelain ; Moïra, très grande vedette de cinéma, suivie de sa cour de pédérastes et d'alcooliques ; enfin Terence, que l'on ne verra que sur un écran de télévision, car il est cosmonaute et va débarquer sur la Lune.

Et puis voici une autre famille : un géant fabuleux, Taubelman, mélange de Rabelais, d'Ulysse et de Tartarin, et sa fille Anne, qui est muette, jusqu'à ce qu'une chute de cheval lui rende la parole.

Le narrateur, délaissant pour un instant sa solitude, son chien, ses livres et ses disques, va céder à la douceur de quelques sentiments, pour Anne bien sûr, pour Sharon peut-être. Il ne sera pas le seul. Et puisque l'Irlande est le pays des fantômes, on découvrira bientôt que Taubelman

est en fait mort depuis trois ans. Alors, si Taubelman n'est pas Taubelman...

Ainsi ce nouveau roman de l'auteur des Poneys sauvages nous envoûte-t-il par les sortilèges d'une histoire pleine de charme et de mystère, où la nature, peinte avec bonheur, met en valeur des personnages exceptionnels.

Michel Déon est né en 1919 à Paris. Il a été journaliste et a travaillé dans l'édition. Il partage aujourd'hui sa vie entre Spetsai, une île grecque, et l'Irlande. Il a reçu en 1970 le Prix Interallié pour *Les Poneys sauvages*.

Pour Manuel Vinhas.

Nous nous trouvâmes nez à nez au sortir d'un taillis, sans plaisir, lui parce qu'il était puni par son père et presque en faute s'il parlait à un étranger, moi parce que j'aime la solitude des longues courses, et, au bord des lacs et des marais, les heures de guet qui trompent mon attente. Je n'étais pas pressé — qui l'est en ces circonstances ? — mais je n'avais besoin d'aucune compagnie. Du moins le croyais-je. Nous aurions dû nous contenter d'un de ces « *Hello ! what a lovely day !* » que les Irlandais échangent toujours avec le même sourire sous une pluie battante ou dans les rafales de vent glacé, mais nos chiens lièrent amitié : Grouse — mon setter irlandais — avec sa timidité habituelle, Pack — son labrador — avec sa grosse tendresse bourrue. Je les revois en cet instant, elle le derrière collé à l'herbe, protégeant ses œuvres vives contre le museau du labrador, lui tournant autour d'elle avec une naïveté pataude. Ils se complétaient, nous le vîmes tout de suite lorsque Grouse, oubliant ses

arrières, leva une bécasse que je tirai au-dessus du lac où elle tomba. Déjà le courant l'entraînait, et Pack se jeta à sa poursuite, nageant comme un furieux. Sorti loin de nous, à deux ou trois cents mètres, il galopa pour la rapporter morte, son beau bec cassé, l'œil à demi clos. Nous nous fîmes, Jerry et moi, mille politesses. Je la gardai finalement et nous décidâmes de chasser le lendemain avec Pack et Grouse.

Mes rapports avec Jerry Kean sont une longue marche et de grands silences pendant un automne et le début d'un hiver. Deux ou trois fois le Lough Roerg fut presque entièrement pris et Pack brisa la glace pour rapporter les bécassines que nous levions dans les roseaux et qui retombaient en ricochant sur la mince pellicule gelée. Il y eut des heures si belles qu'à m'en souvenir en ce moment, j'en ai encore le cœur serré : crépuscules du matin et du soir à la passée, ciels de plomb dans l'après-midi avec de brusques éclaircies qui dorent les futaies, marais détrempé où nous enfoncions jusqu'aux cuisses. Le fond du lac apparaissait comme une éternité muette bordée de pins, hérissée de roseaux jaunissants où se cachaient les sarcelles, les pluviers dorés et parfois un couple de cygnes blancs.

« Le cœur serré », juste les mots que je ne devrais pas prononcer, qu'il faut chasser de mes pensées. Pour les oublier, je marchais, je marchais ou même je ramais sur le lac, le fusil entre les jambes, Grouse assise à l'arrière du canot, ses babines humant dans le vent.

Tout était beau, immense, désert, un paysage d'avant l'homme, pur et frémissant.

Jerry fit dériver mon oraison, d'abord en parlant d'un bruit de sirène qui le poursuivait la nuit et parfois quand il se promenait seul. Une sirène à deux tons comme en possèdent les voitures de police à New York. Il l'entendait de loin, claire, vibrante, puis elle semblait s'étouffer avant de resurgir dans son oreille, si stridente que son tympan menaçait d'éclater. Un matin où nous étions assis sur une roche de lave, promontoire avancé dans le lac, d'où nous surveillions les vols d'oies sauvages, il se prit la tête à deux mains et resta un moment les yeux clos, le visage livide, le front trempé de sueur. Je lui dis :

— Vous êtes malade ?

— Non, j'essaye de me souvenir. Avant. Avant le brancard qui m'emportait. Oui, que s'est-il passé ? J'ai vomi et puis on a coupé mon pantalon. Je ne sentais rien. La douleur est venue dans la nuit. Tenez, regardez...

Il retira sa botte et releva son pantalon. La jambe avait été grièvement brûlée, de la cheville à la saignée du genou. Une plaque de chair rose, lisse, sans vie, couvrait le mollet. Jerry remit sa botte. Il souriait.

— C'est passé, dit-il. Souvent il suffit que je regarde ma jambe et la cicatrice pour que la sirène se taise. Je revois l'hôpital. Vingt et un jours le bras lié à mon mollet pour que la greffe prenne. On croit que c'est

insupportable, mais non, pas du tout. Les heures passent très vite. Une espèce de vide merveilleux.

Il ne m'en dit pas plus ce jour-là. Un vol d'oies traversait le lac, poussant leur cri idiot, encadrées par deux serre-files. Elles passèrent au-dessus de nous, hors de portée.

Il habitait un cottage au toit de chaume, aux murs chaulés. Son arrière-grand-père était parti de là, un siècle plus tôt, au moment de la grande famine qui réduisit l'Irlande à un corps exsangue. Un chemin bordé de genêts grimpait jusqu'au cottage dominant les bois, les champs de tourbe et la nouvelle route pour Shannon. Une situation magnifique qu'on ne pouvait guère apprécier de l'intérieur tant les fenêtres étaient petites. Des massifs d'hortensias entouraient le jardin où les premiers jours de printemps voyaient se lever des jonquilles. Tout un mur de la chambre de Jerry était décoré de photos qui formaient un arbre généalogique au sommet duquel régnait, barbu, en chapeau à larges bords, un revolver à la ceinture, l'ancêtre, le vieux Patrick Kean du temps où il était ouvrier sur la fameuse ligne de chemin de fer des Rocheuses. D'autres photos le montraient plus tard, à diverses époques de sa vie, la barbe taillée comme celle du colonel Cody, Buffalo Bill, le tueur de buffles. Le revolver avait disparu et un col dur remplaçait la chemise de brousse et le ruban noir noué négligemment. Il était devenu un des actionnaires de la compagnie de chemin de fer, et une autre photo le

montrait vers 1920, à soixante ans, assis sur une chaise au milieu de ses employés. De chaque côté se tenaient son fils et son petit-fils, le père de Jerry. La dernière photo du vieux Patrick avait été prise la veille de sa mort, à quatre-vingt-dix-neuf ans. Il n'était plus qu'une momie aux yeux glauques, la peau du visage collée aux larges pommettes. Son fils était mort, et son petit-fils lui donnait le bras. Ils avançaient dans un jardin exotique et Jerry marchait devant eux, un ballon à la main, enfant blond aux yeux naïfs. Je ne me lassais pas de regarder ces photos qui racontaient plusieurs générations : la première épouse, un vrai monstre au regard torve, la seconde, celle du grand-père, déjà moins utilitaire, la troisième, la mère de Jerry, une belle créature aux yeux gris d'argent, puis les deux sœurs de mon ami : Moïra, Lion d'or à Venise pour son interprétation d'Augusta Brandebourg dans le film de Losey, et Sharon, celle qu'on appelait la Princesse, parce que son père lui avait acheté pour époux un principicule allemand, une des dernières altesses d'Europe. Du monstre au regard torve à ces deux créatures de rêve on mesurait le chemin parcouru par les Kean depuis leur départ du cottage au toit de chaume, et cela bien mieux qu'avec les hommes tant Jerry avait encore la silhouette de son arrière-grand-père, ce beau et grave géant aux épaules carrées. De génération en génération, seul le nez aquilin s'adoucissait, symptôme d'une certaine déperdition d'énergie et d'un affinement intellectuel. Pourtant un frère de Jerry avait hérité le nez